

S O L I M A N E T S A R E G I O N

ETUDE D'HISTOIRE LOCALE

A. — LES ROMAINS

I. — GUMIS

A la seule consonnance du mot *Soliman*, il est manifeste que l'origine de ce village ne peut être qu'arabe. A l'époque romaine, aussi loin que l'on puisse remonter, il n'y avait que des cultures à l'emplacement actuel de la bourgade.

La cité romaine de *Gumis* s'étendait un peu plus loin au Nord-Est, entre le *Soliman* actuel et l'oued *Bezirk*. *Gumis* n'était pas un port : la configuration basse de sa côte ne l'a jamais permis. Ses habitants étaient essentiellement des cultivateurs. D'autre part, on aurait vainement cherché une agglomération dense, comme le village actuel. *Gumis* était très étendue et ses maisons disséminées au milieu de la forêt d'oliviers. C'était un centre composé de riches villas cossues, dont on retrouve encore de rares mais élégants vestiges.

La forêt d'oliviers actuelle est d'origine récente, mais il en existait une dans l'Antiquité et la production de l'huile d'olive était la principale activité des habitants de *Gumis*. Ils avaient aussi des terres à céréales et des terres d'élevage du côté de *Grombalia* et du *Khanquet*, mais leurs produits étaient consommés, semble-t-il, par les producteurs eux-mêmes. L'huile, par contre, était excédentaire et le surplus s'écoulait par *Carpi*, port qui servait de débouché à toute la région et dont dépendait étroitement *Gumis*.

A cette époque, en effet, la liaison terrestre avec la Capitale était moins utilisée et même rarement envisagée : elle obligeait à un immense détour pour éviter le lac et remonter ensuite vers *Carthage*. La vie économique, administrative, spirituelle, était orientée vers la Capitale par *Carpi* qui était une grande ville et un grand port. Elle était le chef-lieu de toute la région et servait de liaison rapide et commode par la voie maritime avec *Carthage*, la Capitale, qui dominait la mer, de l'autre côté du *sinus uticensis*, aujourd'hui Golfe de Tunis.

II. — CARPI

Le port à Carpi était situé à une dizaine de kilomètres au Nord-Est de Gumis, à l'emplacement actuel de Sidi-Rais et Mraïssa. La cité, bien abritée des vents du Nord et du Nord-Est, au pied du plateau de Takelsa, était importante et animée. Le plateau riche fournissait les grains, et la plaine, de Gumis à Cassula (région de Béni-Khalled), produisait de l'huile en grande quantité. De la montagne à laquelle elle s'adossait on extrayait la pierre en abondance.

On retrouve encore la jetée du port, qui s'avance en mer sur plus d'un kilomètre. Sur les quais s'entassaient les huiles et les vins, les céréales et les fruits, subsistance de l'énorme Carthage, tandis que les blocs de pierre qui s'y amoncelaient étaient destinés à l'édification de ses temples et de ses palais.

Son importance ne fit que croître. César en fit une colonie, la Colonia Julia Carpitanorum. Elle fut plus tard érigée en évêché qui prit une certaine importance, puisque Carpi envoya deux évêques à la Conférence de Carthage, et qu'on en retrouve plusieurs au Concile de 525.

On ne peut parler de Carpi sans mentionner *Aquæ Carpitanæ*, actuellement Korbous, car la prospérité de l'une était étroitement liée au voisinage de l'autre. En effet, aucune route ne reliait Carpi à *Aquæ*, et c'était en galère que s'effectuait le voyage. Les nombreux et riches oisifs de Carthage, qui se rendaient à *Aquæ* pour s'y reposer ou s'y soigner, faisaient escale à Carpi. Ils y séjournaient quelque temps, à l'occasion, avant de continuer leur voyage. Ils pouvaient traiter là de fructueuses transactions en commandant leurs provisions personnelles aux producteurs eux-mêmes, aller voir sur place les matériaux de choix nécessaires à l'entretien ou à l'embellissement de leur demeure. Ils pouvaient se mêler un instant à la foule nombreuse et bariolée des commerçants, des carriers, des cultivateurs, des bergers, des navigateurs, des marchands de toutes classes et de toutes races dans les artères de la bourdonnante Carpi. Après quoi, les affaires traitées, les galères les emmenaient vers le repos et les plaisirs d'*Aquæ*.

III. — AQUAE CARPITANAE

Suivons donc ceux qui faisaient ce voyage le long de cette côte pittoresque. La petite galère glisse lentement non loin du rivage : à gauche, le *Sinus Uticensis* et Carthage; à droite, imposante, la masse des montagnes.

Mais bientôt, après avoir dépassé une dernière pointe de rochers, voici les *Aquæ Calidæ Carpitanæ*. Dans le creux du vallon, la petite cité se tapit au soleil, blanche dans les replis pourpres de la montagne.

Les fouilles effectuées pour l'établissement de la station actuelle ont mis à jour de telles richesses qu'on peut penser que ces thermes étaient fréquentés par l'élite punique, et surtout romaine, de Carthage.

Rendons-nous d'abord à l'installation de captage de la source. Elle était protégée du ruissellement des eaux de pluie par une muraille qui les déviait. Ses eaux chaudes, elles, étaient dirigées vers les thermes. Quant à la ville, elle était beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui et les villas s'élevaient jusque sur le faite de la montagne, au milieu de jardins que l'on imagine sans peine.

De ce point de vue admirable, il est facile de compléter le panorama d'aujourd'hui : au loin, la masse rose et blanche de la Capitale, au-dessus de ses falaises couleur d'ocre; plus près la petite cité d'Aquæ, les statues des Empereurs et les temples, les quatre nécropoles et la crypte quadrangulaire qui domine de sa coupole les maisons blanches dévalant en escalier jusqu'à la mer.

B. — VANDALES ET BYZANTINS

Il faut croire que la destruction vandale s'appesantit particulièrement sur la région de Gumis et de Carpi, pour que l'on n'en retrouve que de si rares vestiges et pour qu'un oubli si complet en ait effacé l'histoire pendant si longtemps. La forêt d'oliviers même qui survécut en tant d'autres lieux ne subsista pas. Il est probable que pillées et rasées, ces riches cités retournèrent à l'état de terres de parcours. Et la poussière du temps pendant près de mille ans, eut tout loisir pour en faire disparaître les derniers vestiges.

C. — SOLIMAN

Car, ce n'est que vers 1.600 que l'histoire mentionne à nouveau ces lieux. Ce n'était à l'époque qu'un Henchir appartenant à un Turc nommé Sliman, d'où le nom d'Henchir Sliman, plus tard Sliman tout court et *Soliman* en français.

Les Turcs, qui n'étaient pas cultivateurs mais soldats n'ont laissé comme vestiges qu'un bordj qui dresse ses ruines et ses canons rouillés au Nord du village, au bord de la mer : le Bordj el Jahmi.

Sous le règne d'Othman Dey, commencèrent à refluer vers la Tunisie les premiers Andalous. Un groupe d'entr'eux vint offrir ses services à Sliman, qui les installa sur son Henchir. Les Andalous, gens très actifs, commencèrent par diviser l'henchir en quatre zones bien définies : les terres de parcours, entre le village et la mer; les terres à céréales qui s'étendaient dans la plaine vers Grombalia et Fondouk-Djedid; les terres à oliviers sur lesquelles ils reconstituèrent sans s'en douter l'olivette romaine et qui étaient encore aujourd'hui leurs arbres vers Menzel-Bou-Zelfa et Beni-Khaled; enfin les jardins vers Mraïssa et Sidi-Raïs.

Après quoi, la prospérité croissant, ils construisirent leur village et leur mosquée, la mosquée El-Blida, reliée par un souterrain, affirmant certains, au Bordj-el-Jahmi. Ils entourèrent le village d'un rempart; la porte du Souk-el-Tama existe encore. Comme son nom l'indique c'est là que se tenait le commerce de la laine filée. Elle a conservé son nom encore aujourd'hui, mais on n'y vend plus de

laine : un marchand de beignets « *ftaïri* » s'y est installé. Le long de ces remparts et à l'intérieur se tenaient des marchés animés et renommés.

Les Andalous apportèrent avec eux leur ingénieuse ardeur au méticuleux travail de jardinier. Ils révolutionnèrent les antiques façons de culture et transformèrent la physionomie du pays. Derrière leurs charrues de bois telles qu'on les utilise encore aujourd'hui, naissaient la verdure et l'abondance. Là où ne poussaient que de chétives cultures et des herbes revêches, ils forèrent des puits, et l'eau qu'ils en retiraient étaient jalousement utilisée jusqu'à la dernière goutte grâce à tout un ingénieux système de canaux d'irrigation. Les oliviers prospérèrent, couvrant la région de leur ombrage. Leurs charrette à essieux de bois dont ils avaient amené avec eux le modèle, allaient et venaient du village aux jardins, des jardins à l'olivette, de l'olivette aux pressoirs à huile aux énormes madriers horizontaux, aux puissantes vis de bois taillées dans des troncs entiers, qui achèvent de se dissoudre en silence dans un complet abandon, mais attestent un florissant passé.

Avec les Andalous apparurent beaucoup de richesses nouvelles : les figuiers, les tomates, les gombauds, dans les jardins; le travail des peaux et des laines, la sculpture sur plâtre, au village. Dans le tracé des rues, dans le style du minaret de la mosquée, dans la disposition de certains de ses ornements, se discerne le sentiment artistique dont ils ont donné tant de preuves et qui se retrouve dans d'autres petites villes andalouses de Tunisie comme Testour.

Avec le développement des richesses, le village s'agrandit. Il fit éclater les remparts et les déborda. Les Turcs, indolents et durs pour les travailleurs, voyaient peu à peu l'autorité leur échapper et aller en fait aux Andalous. Les familles puissantes et riches de ces derniers formèrent une nouvelle élite qui écrasait et étouffait l'ancienne. Les terres de rapport se multipliaient et bientôt ils ne suffirent plus à la besogne. Aussi firent-ils bon accueil aux étrangers, notamment aux Tripolitains, qui apportaient leurs bras et leur bonne volonté. Un sang nouveau vint vivifier encore les qualités de la race. C'est ce qui explique le nombre élevé de Trabelsi dans la région de Soliman, où beaucoup sont actuellement bouchers.

Peu à peu, ces arrivées d'étrangers submergèrent à leur tour les Andalous. On ne les retrouve plus guère à l'état pur, si l'on peut dire. Ils ne tiennent plus le premier rang dans la fortune sinon dans la considération publique.

Malgré tout, la vitalité de ce qu'on peut appeler la race andalouse se manifeste encore par de nombreuses réminiscences du passé. Dans les noms à consonnance espagnole de certaines familles apparaît la trace de leur origine : on rencontre encore des Moquiline, des Rahice, des Bendice, des S'habo, des Madher, des Mechikike, des Barchquale. Certaines appellations et certaines coutumes ont survécu dans les usages et la langue : telle cette mesure de surface « *suerti* » (équivalant à un hectare environ), ou bien certaines

préparations culinaires qui n'existent qu'à Soliman, telles que les cueiers, sorte de saucisson qui se mange pour l'Aïd-El-Kébir, et des galettes au fromage, les grouze.

Ce qui est plus important, Soliman garde encore les bonnes méthodes et le goût de la culture maraîchère que les ancêtres andalous ont apportés, culture qui se développe à l'heure actuelle très rapidement et qui tend à faire appel de plus en plus aux procédés de l'horticulture moderne : le moteur remplace la noria et le dallou, le camion dépasse l'araba, l'engrais chimique fait son entrée dans les jardins. Cela fait de ce village l'un des principaux fournisseurs du marché de Tunis et même un exportateur vers la Métropole et vers l'Etranger.

Rappel de leur passage au Maroc, il n'est pas étonnant que la Confrérie des Aïssaouas (qui fut fondée à Meknès au 16^e siècle par Sidi Mohammed ben Aïssa) réunisse encore aujourd'hui parmi ses adeptes la majeure partie de la population de Soliman. En effet, Soliman possède deux confréries Aïssaoua : la Zaouia de Bab-Tounès qui a pour Cheikh Sidi Abdelaziz Azaïez, et la Zaouia de Bab-El-Bhar qui a pour Cheikh Si El Hadj Mohamed Madher. Chacun de ces Cheikhs dépend du Grand Cheikh des Aïssaouas de Tunis, lequel dépend lui-même directement du Cheikh suprême en résidence au Maroc, à Meknès.

Par contre aucun souvenir ou presque ne subsiste des Turcs, sauf dans le nom même du village et dans les restes inutiles du bordj abandonné, à l'écart du village, dont la prospérité ne pourra que s'accroître.

ESPINE,

*Instituteur à l'Ecole Franco-Arabe
de Soliman.*